LETTRES
DE
JEAN-BAPTISTE LACOSTE,
DÉPUTÉ DU CANTAL,
A SES COMMETTANS.

No. II.

PARIS.

1793.

LETTRES
DE
JEAN-BAPTISTE LACOSTE,
DÉPUTÉ DU CANTAL,
A SES COMMETTANS.

Du premier février 1793, l'an deuxième de la République Française.

CITOYENS,

Quand je vous ai parlé dans ma dernière lettre, d'une faction qui portoit ses vues ambitieuses *au systême fédératif, au gouvernement oligarchique*, dont les intrigues avoient agité tous les esprits, porté la désolation dans les campagnes, qu'elle inondoit de ses libelles diffamatoires contre les principes de la liberté et ses plus ardens défenseurs; quand je vous ai annoncé que les agens perfides de cette faction alloient être démasqués, et succomberoient sous le poids de leurs forfaits liberticides; quand j'ai mis sous vos yeux des faits incontestables, qui démontroient la vérité de mes assertions, j'ai été traité par les ennemis de la chose publique, d'*imposteur*, ou tout au moins de *visionnaire*. Les hommes crédules ou égarés m'ont lu avec indifférence, m'ont jugé sans réflexion; et je n'ai pu parvenir encore au but que je m'étois proposé, puisque la lecture de ma lettre n'a point achevé

de détruire les préjugés et de déchirer le bandeau de l'erreur qui trop long-temps ont égaré les hommes : mais la vérité, qui perce à travers les ténèbres les plus épaisses, vient de paroître dans tout son jour ; son éclat vif et importun pour les traîtres, a déconcerté la faction, qui a cessé de s'agiter en apparence depuis quelque temps, de même que les animaux immondes qui rentrent dans leurs repaires à l'aspect rayonnant de l'astre bienfaitsant de la nature.

Une grande révolution morale vient de s'opérer, et si les fameuses journées du 14 juillet et du 10 août ont terrassé le despotisme, celle du 21 janvier a tué la tyrannie en frappant le tyran, en dévoilant les trames infernales de ses suppôts, et éteignant avec un sang impur les torches de la guerre civile qu'ils avoient allumées dans toute la République, qui, sans la mort du despote, n'eût offert bientôt que l'effrayant aspect d'un vaste cimetière ; et certes, on peut, sans passer pour calomniateur, croire que ceux qui, par leur conduite, ont donné à penser de pareilles horreurs, se seroient donné le spectacle atroce de *Néron*, faisant mettre le feu aux quatre coins de Rome, pour savoir l'effet que produiroit une ville en proie aux flammes. Leur puissance, qui n'étoit fondée que sur l'erreur, s'est écroulée ; et quoiqu'ils ne puissent plus être dangereux, il est utile de les faire connoître, pour prémunir par la suite les citoyens contre les atteintes funestes d'une faction qui tenteroit de s'élever sur les débris de celle qui a porté des coups terribles à la liberté, et qui a failli l'anéantir.

Dans ma première lettre je ne vous ai présenté qu'une esquisse des trames et des complots qu'elle a employés pour parvenir à son but ; je vais essayer de vous en présenter aujourd'hui le tableau.

Cette faction, dont *Brissot* est regardé comme le fondateur et le chef par tous les patriotes éclairés et observateurs, a pris naissance dans le sein du corps législatif. *Brissot*, doué d'une activité rare pour l'intrigue, d'une souplesse peu commune vis-à-vis des grands, conçut le projet de se former une puissance formidable au milieu de la nation, en plaçant au ministère ses créatures, par-là, se rendre maître de toute l'autorité concentrée dans le pouvoir exécutif, et disposer de toutes les places, de tous les trésors dont avoient gorgé le monarque constitutionnel, les constituans.

Pour obtenir les faveurs de la cour, il falloit employer le moyen mis en usage par tous les lâches et criminels déserteurs

de la cause populaire ; il falloit nécessairement se rendre redoutable au tyran et à ses suppôts, pour s'en faire rechercher et se vendre plus cher. *Brissot* vit bien qu'il avoit le génie trop étroit pour exécuter seul un semblable projet. Il chercha des complices, et il n'en manqua pas. Il jeta les yeux sur ceux que l'opinion publique désignoit comme les plus énergiques et les plus instruits ; il trouva un accès facile auprès d'avocats *tarés*, qui ne cherchoient que l'occasion de servir le despote, parce que, d'après la constitution, il étoit encore tout, et le peuple rien. *Brissot* s'associa donc *Guadet*, *Vergniaud*, *Gensonné* et *Grangeneuve*.

Ce *Quintumvirat* s'agita en tout sens pour se rendre redoutable à la cour ; il dénonça *de grands complots*, *un comité autrichien* : enfin il employa une arme bien sûre pour intimider les despotes, *la crainte*.

La découverte de la fameuse manufacture d'assignats de Passy en fournit l'occasion. C'est alors que les *quintumvirs* menacèrent celui dont ils cherchoient les faveurs, de dévoiler la trame, et de perdre son épouse, (soupçonnée d'en être la protectrice) s'il ne consentoit à renouveler le ministère. *Brissot* présenta *Rolland*, son parent ou allié, pour l'intérieur, *le genevois Claviere*, pour les contributions publiques ; *Servan*, pour la guerre; *Guadet*, *Vergniaud et Gensonné* ne présentèrent que *Duranton* pour le ministère de la justice. Le tyran aussi foible qu'il étoit méchant, se laissa intimider par les menaces de cette faction naissante ; il prit pour ministres les protégés des *quintumvirs*, avec d'autant moins de répugnance, que *Brissot* leur ayant fait une réputation de civisme, ses courtisans regardoient cette démarche comme un moyen d'égarer l'opinion publique, et de cacher, derrière ces plâtres de patriotisme, toutes les conspirations qui se tramoient au château contre la liberté. Les conspirateurs sentirent bien d'ailleurs qu'en accédant à la proposition de *Brissot*, ils se faisoient un parti puissant dans le corps législatif, et même dans les jacobins, dont les *quintumvirs* étoient membres. Leurs espérances ne tardèrent pas à se réaliser, quand le premier moment de l'enthousiasme, excité par la nomination des ministres prétendus patriotes fut passé. *Brissot* abandonna ses feintes déclamations contre la cour ; et à force d'intrigues parvint à *royaliser* la grande majorité de l'assemblée *législative*. Aux *Jacobins*, il ne cessa d'y prêcher la confiance d'abord dans le *ministère*, puis dans le *roi*, dont les intentions ne pouvoient être suspectées, *disoit-il*, puisqu'il

s'étoit entouré de patriotes. Il y manifesta enfin son opinion pour la *guerre offensive*; mais *Robespierre* étoit là, il mit tous ses projets à découvert. Dès-lors les patriotes ne virent plus dans cet homme qu'un mauvais citoyen, qui n'avoit projeté et effectué la chûte de l'ancien ministère que pour satisfaire une insatiable ambition; sa proposition *de déclaration de guerre aux potentats de l'Europe*, dans un moment où nous étions sans soldats, sans armes, sans magasins, sans vivres, nos places frontières sans défenses, ne fut considérée que comme l'effet d'une intelligence contre-révolutionnaire avec la cour; chacun se rappela ses liaisons intimes avec *Lafayette*, qu'il n'avoit cessé de louer dans son journal que du moment qu'il avoit craint de l'avoir pour rival; chacun se rappela qu'il avoit prostitué les plus basses adulations au traître *Narbonne*; chacun se rappela que sa vie privée et publique ne présentoit qu'un tissu d'immoralités révoltantes. Si ses perfides projets ne furent pas déconcertés, c'est qu'a cette époque, les patriotes étoient encore sous le joug, et les amis de Brissot, tous partisans de la cour, étoient revêtus du pouvoir arbitraire. (1) Le chef des conspirateurs proposa donc la guerre, et il étoit bien éloigné de présager, ainsi que ses conseils, que cette déclaration étoit son arrêt de mort, et l'anéantissement de tous les partisans de la monarchie constitutionnelle. Les complots se tramoient dans l'ombre; les conspirations étoient prêtes d'éclater, lorsqu'un beau matin, *maître sire*, craignant d'être trahi par *Brissot*, ainsi que par ses complices et agens, *quoique les uns et les autres se fussent assez compromis pour le mettre hors d'inquiétude sur toute dénonciation de leur part*, fit maison nette, et balaya les *Brissotins*, qui ne s'attendoient aucunement à ce coup aussi terrible qu'imprévu.

Alors toute la horde *Brissotine*, les salariés, les employés, les journalistes gagés ne cesserent de crier, à l'infamie, à la trahison! Les vrais jacobins, au fait de toutes les intrigues, rioient de cette catastrophe purement particulière à *Brissot*, qui disoit par-tout que la chose publique étoit perdue, quoiqu'il ne perdît pas l'espoir de réintégrer le ministère, et par-là de recon-

---

(1) Il est essentiel d'observer que cette opinion de *Brissot* fut un véritable germe de division qu'il jeta à dessein de la voir fructifier, et par là, d'opérer la destruction *d'une société qui vivra éternellement dans la mémoire des hommes, car elle a été, depuis son institution, et est encore le plus ferme rempart de la liberté et des droits du peuple.*

quérir sa puissance. Pour y parvenir, il forma le projet d'exciter une insurrection à Paris, assuré, par l'expérience, combien un pareil moyen seroit puissant sur l'ame pusillanime du tyran. Ses liaisons intimes avec *Pétion*, alors maire, le mirent à même de connoître tous les ressorts qu'il falloit faire jouer pour soulever le peuple. L'insurrection du 20 *juin* fut annoncée par *Brissot* et ses agens plusieurs jours avant qu'elle s'opérât. Les observateurs virent bien qu'un sentiment étranger et des suggestions perfides avoient fait mouvoir le peuple ; que ce rassemblement d'hommes armés venans au château sans but fixe et déterminé, étoit une insurrection bâtarde, faite à l'instigation de quelques ambitieux. (1) Mais les conspirateurs tirèrent un grand parti de cet événement; ils crièrent à la violation des lois et des propriétés; ils appelèrent autour d'eux des juges de paix; ils instrumentèrent. *Pétion* fut suspendu de ses fonctions; comme à cette époque on le croyoit encore pur, les patriotes le défendirent vigoureusement; il sortit triomphant des persécutions royales, et on peut dire qu'alors il fut vraiment *le héros de la fédération.* Mais *Pétion*, qui s'étoit montré si chaud partisan de la révolution bâtarde du 20 *juin*, ne montra pas le même zèle pour *la révolution du 10, qui détruisoit la royauté*, et nous donnoit la république. Il épousa contre cette journée et celles qui en sont une suite nécessaire, la même animosité que *Brissot* et ses adhérens. Depuis ce moment, leurs liaisons sont devenues plus étroites, et *Pétion* a abandonné sans retour la cause du peuple qu'il avoit si glorieusement défendu à l'assemblée constituante.

D'après des intrigues aussi évidentes, on avoit lieu de penser que *Brissot* et consorts ne viendroient pas enlever le fruit d'une révolution à laquelle, bien loin de participer, ils se sont opposés de tout leur pouvoir, comme le prouve *la dénonciation de Gasparin.* Aussi quel ne fut pas l'étonnement des vrais patriotes, de voir, le 10 août, les memes hommes qui étoient connus pour être les agens de la faction *Brissot*, rappelés au ministère par cette même assemblée, *qui le 8 août déclara qu'il n'y avoit pas lieu à accusation contre Lafayette, et qui le 10 se montra*

(1) Il est notoire que *Clavière*, l'un des protégés, fut vu dans la place du Carrousel, déguisé, engageant le peuple à redemander le rappel des ministres; que *Brissot* étoit dans une maison voisine du château, attendant l'issue de ses projets, qui trompèrent ses espérances.

par crainte à la hauteur du peuple insurgé et en courroux Tous les ressorts du gouvernement furent remis entre leurs mains, et au lieu de s'en servir à imprimer un grand mouvement à la France entière, ils comprimèrent, autant qu'il fut en eux, les élans des citoyens; ils s'opposèrent à toute mesure grande et décisive, et faillirent compromettre *le sort de la liberté.* L'énergie farouche et la franchise républicaine de *Danton* les déconcertèrent; ils formèrent le projet de s'isoler du conseil. *Danton* fut obligé de les menacer, et la crainte seule leur fit prendre les grandes mesures qu'il leur proposa, et qui furent adoptées par l'Assemblée législative; les visites domiciliaires pour effrayer et découvrir les conspirateurs et les armes cachées; l'envoi des commissaires dans les départemens, pour imprimer à tous les citoyens cette énergie, cet enthousiasme sans lesquels la liberté n'étoit plus. (1)

Ce fut au milieu de ce cahos d'intrigues que la convention fut convoquée et s'assembla; son début répondit à l'attente du peuple, parce que *Brissot* n'avoit pas encore eu le temps d'y introduire le levain de la corruption, et d'y semer le germe de cette division qui a fait gémir les patriotes et donné des espérances à nos ennemis; mais *la république ayant été proclamée et les droits du peuple solemnellement reconnus par la sanction de la constitution*, *les ennemis extérieurs étant repoussés avec avantage*, ils employèrent tous les moyens imaginables pour frustrer la nation *du bienfait de la liberté*, en avilissant la Convention dans la personne de ceux de ses membres; qui étoient les fondateurs de la République et les auteurs *de l'insurrection du 10*, par les calomnies les plus atroces, en dénaturant les faits, en exagérant les événemens inévitables dans une grande révolution, et en attribuant tout l'odieux à ceux qu'ils étoient intéressés de perdre; à force de démarches, d'intrigues, ils vinrent à bout de se former, soit en corrompant, soit en égarant, un parti redoutable dans la Convention. Dès-

(1) Roland, plus occupé d'affermir son autorité que celle du peuple, ne disposoit de toutes les places qu'en faveur de ceux qui adoptoient ses principes : les autres citoyens étoient des brigands, des désorganisateurs. Les villes de *Verdun* et de *Longwi* ayant été lâchement livrées à l'ennemi, et ces deux places étant une des portes de la France, *Roland* voulut quitter Paris, et abandonner la chose publique. Cependant ses nombreux agens parcouroient les départemens en prônant ses vertus, son civisme, sa fermeté.

lors ils formèrent le projet d'établir un *gouvernement fédératif et oligarchique* : par ce moyen, ils avoient, d'un côté, une bien plus grande quantité de places à donner pour se faire des créatures ; et de l'autre, une bien plus grande autorité pour dominer.

Ce projet leur parut d'autant plus exécutable, qu'ils étoient assurés d'avoir, dans leur parti, une quantité prodigieuse de *contre-révolutionnaires* qui osoient à peine respirer *depuis le* 10, mais qui se montreroient aussi-tôt que quelques tyrans, armés de la force publique, viendroient rétablir *le règne factice des lois*. Ils avoient calculé que leur systême devoit leur concilier les *constitutionnels*, qui préféreroient encore le gouvernement *oligarchique* au gouvernement *démocratique ;* les *modérés*, qui n'aiment point le bruit des tambours et des canons : enfin, ils avoient calculé que, sans frais, sans dépenses, sans démarches, ils avoient pour leur systême tous *les royalistes*, *les Fayétistes*, *les prêtres*, *les robins*, *les financiers*, *les gros négocians*, qui déjà tournoient des regards de tendresse et d'espérance vers le *vertueux Roland*. Il ne leur restoit plus qu'à égarer la masse du peuple par des libelles quotidiens, hebdomadaires, périodiques, par l'entremise d'agens secrets, répandus sur toute la surface de la république, par les bons offices de la plupart des corps administratifs qui lui étoient dévoués, par le secours *du bureau de l'esprit public*, où l'on n'expédioit pour les départemens que des dénonciations, des déclamations éternelles contre la révolution du 10, contre celle des 2 et 3 septembre, contre la commune révolutionnaire de Paris, contre les plus chauds patriotes dont il falloit détruire l'influence.

On voit combien la faction de *Brissot*, qui auroit dû être anéantie par la révolution du 10, a acquis d'accroissement. Les *quintumvirs* se sont adjoint cinq autre collègues, *Rabaut-Saint-Etienne*, *Buzot*, *Louvet*, *Barbaroux*, *Pétion* (1) ; ils sont, ou plutôt ils ont été par le fait, le plus parfait modèle des *décemvirs* qui ont opprimé la liberté romaine. En vomissant journellement mille calomnies plus atroces les unes que les autres contre les citoyens de Paris, en peignant cette ville

(1) Les licteurs des décemvirs sont *Salles*, *Fermont*, *Gorsas*. *Chambon*, *Lidon*, *Feraud*, *Biroteau*, *Bailleul*, *Lanjuinais*, *Valazé*, *Larivière*, *Hardi*, *Lehardi*, *Thibaud*, *et Fauchet*, les deux acolytes épiscopaux. Deux places sont vacantes par les désertions de *Manuel* et de *Kersaint*.

comme le repaire de l'anarchie et du brigandage, comme aspirant à la suprématie que Rome avoit sur les autres villes de la république, ils vouloient animer les départemens contre ce foyer du patriotisme le plus pur, *ce berceau de la liberté et de la République naissante ;* ils secouoient les brandons de la guerre civile, qui étoient l'avant-coureur le plus certain du systême fédératif. Si ce systême eût pu réussir, Paris seroit peut-être en cendres aujourd'hui; l'herbe croîtroit dans cette superbe cité, qui fait l'admiration de l'univers, dont les départemens ne doivent pas envier la gloire, puisqu'elle réfléchit sur eux, puisque Paris est, si j'ose m'exprimer ainsi, le cœur du corps politique, où tous les canaux de la circulation qui le vivifie viennent aboutir. C'est là ville de tous les François, et elle doit leur être bien plus chère depuis qu'elle n'aspire *à d'autre suprématie que celle du patriotisme.*

Graces à nôtre *génie tutélaire*, les projets sinistres *des décemvirs* ont été renversés, les tentatives qu'ils ont fait pour perdre la patrie ont contribué à la sauver ; elles seront dans l'histoire *un monument éternel de honte élevé à leurs crimes et à leurs forfaits.* Oui, ces lâches *décemvirs* ne passeront à la postérité que par le véhicule de leurs intrigues et de leurs complots avortés. Que n'ai-je le sombre pinceau d'*Young* pour crayonner avec des couleurs fortes et hardies les trames criminelles hourdies dans l'ombre *par ces vils oppresseurs de ma patrie* ! que n'ai-je l'éloquence de *Démosthène* pour foudroyer ces pygmées audacieux qui ont voulu escalader la *montagne* (1), *le séjour des amis du peuple, et renverser la statue de la Liberté* ! mais je me trompe, la vérité est assez forte d'elle-même, elle n'a pas besoin de l'éclat emprunté d'une éloquence meurtrière, qui n'est employée que par les faux amis du peuple, qui font peser sur lui l'aristocratie de leurs talens, que les *décemvirs* dirigent si bien vers l'intrigue. Leur plan avoit donc pour bases la *calomnie*, qui qui a si bien servi *Lafayette*, et les *dénonciations* dont ils n'ont cessé d'occuper la Convention, la France et l'Europe entière ; d'un côté pour exciter des haines,

(1) Aux séances des 26 et 27 décembre dernier, les *decemvirs*, après avoir souleve les flots de la rage et de la fureur contre les patriotes, se sont portés en foule aux pieds de la *montagne* pour assaillir les défenseurs du peuple. *Barbaroux* et *Rebecqui* etoient à leur tête avec des pistolets et des cannes à sabre. La *montagne* n'a opposé à ces excès que le calme de la prudence, et le salut public n'a pas été compromis.

des divisions, des vengeances, fomenter des troubles dans l'intérieur, et faire perdre aux vrais amis du peuple la confiance et l'estime que leur ont mérité de constans et de périlleux travaux révolutionnaires; de l'autre, pour avilir la Convention et la nation elle-même aux yeux des peuples voisins, dans la coupable espérance qu'ils embrasseroient les projets insensés de leurs tyrans. Si leur intention n'a pas été telle, *ce qu'on ne peut supposer*, tel a été du-moins *le résultat de leur conduite.*

Aujourd'hui ils dénoncent *Robespierre* comme visant à la puissance *dictatoriale*, *consulaire*, *prétorienne*, ou au *triumvirat*, et ces odieuses inculpations ne sont appuyées sur aucun fait; demain ils dénoncent *Marat* comme royaliste; ils affectent de le considérer comme chef de parti, afin de faire partager à tous les patriotes les idées exagérées de cet homme exalté, dont la bile comprimée dans des souterrains, fait aujourd'hui l'explosion de la poudre, sans atteindre et influencer aucun patriote, parce que tous sont indépendans, pensent d'après eux-mêmes, ne connoissent que les principes autour desquels ils se rallient par le simple intérêt de la raison et de la probité. Tantôt ils dénoncent la commune révolutionnaire de Paris, et la dénonciation est toujours accompagnée d'un lien commun sur les journées des 2 et 3 septembre. Certes, les scènes qui ont eu lieu dans ces tristes journées sont affligeantes, déchirantes pour les ames sensibles, et plût au ciel que nous puissions arracher les pages de l'histoire où elles seront transmises à la postérité; mais parce que le débordement des crimes des conspirateurs a porté le peuple à des excès condamnables en eux-mêmes, mais peut-être nécessaires, faut-il s'en servir pour calomnier les fondateurs de la République, pour dégrader la Convention et exciter contre nous la rage des tigres couronnés? Ce sont cependant les libelles, les calomnies répandues avec tant de profusion, répétées avec affectation dans toutes les feuilles périodiques gagées, que les *décemvirs sont venues à bout d'effectuer une rupture avec l'Angleterre, qui sans doute eût conservé la neutralité, si au lieu de déchirer le sein de la patrie, ces enfans dénaturés se fussent occupés de cicatriser la plaie profonde que lui avoit fait la royauté.*

Ah! quand il seroit vrai que le sentiment profond de la servitude, et l'amour trop passionné de la liberté eussent porté le peuple à des excès que réprouvent la nature et les lois, tout ami de sa patrie ne doit-il pas jeter un voile sur de pareils évènemens, ne s'en souvenir que pour en prévenir le retour?

et l'on y parviendroit en donnant au peuple de bonnes lois, des lois durables, puisées dans la nature, fondées sur les bases de la justice, de la raison, qui ne varient jamais, qui conviennent à tous les hommes, à tous les lieux et à tous les siècles. Orgueilleux *Décemvirs*, si vous avez sans cesse à la bouche les égaremens passagers du peuple, et que vous ne parliez jamais de ses vertus, convenez que vous méritez bien l'éloquent reproche que vous fit *Robespierre*, quand il vous dit : « cessez d'agiter devant mes » yeux la robe sanglante du tyran, ou je croirai que vous voulez » remettre Rome dans les fers ». Mais rien ne peut amollir l'âpreté de l'ambition dont ils sont dévorés ; ils dénoncent *Égalité* comme ayant aspiré au trône ; et sur ce prétexte que des présomptions ne peuvent pas même appuyer, ils demandent son exil. Le piége étoit adroit ; ils savoient que la justice nous faisoit un devoir de défendre notre collègue opprimé, et ils en profitèrent pour répandre le bruit que nous étions de *la faction d'Orléans*, qui n'existe pas, qui n'a jamais existé. *Égalité* est sans ambition ; son amour constant pour la liberté, *quoiqu'un phénomène chez un homme de la race royale*, nous garantit assez de la pureté de ses intentions. Si nous pouvions être trompés, nous ne le serions pas long-temps ; il est plus *de trois cents Mucius* dans la République. Penser autrement seroit insulter à la nation, en la croyant assez lâche pour reprendre des rois et des fers.

La conduite scandaleuse et oppressive des *Décemvirs* excite les justes mais paisibles murmures du peuple ; et aussi-tôt ils écrivent dans tous les départemens que les tribunes ne sont composées que d'assassins salariés par la montagne ; qu'ils ne sont pas libres, et que leur vie est en danger. De-là découle tout naturellement la demande d'une force départementale pour protéger les *Décemvirs* dans l'exécution de leurs projets, pour contenir dans les bornes du respect *un peuple insolent*, *et une poignée de montagnards avides de sang*, *de désorganisateurs de brigands*, et aussi-tôt on reçoit une foule d'adresses des départemens, qui ne contiennent que des gémissemens sur l'anarchie qui règne dans Paris, des craintes sur le sort des représentans, et qui annoncent une force armée (1) : ils publient par-tout que bientôt le règne des lois va être rétabli ; qu'ils *forment la grande*

(1) Toutes ces adresses sortoient du bureau de formation d'esprit public, établi chez Roland.

majorité de la Convention. Les événemens ont prouvé toute la fausseté de leur jactance. La majorité de la Convention a, contre leurs vœux et leurs efforts, condamné le *tyran* à mort. Ils ne cessent de crier qu'ils sont sous les poignards des assassins, et cependant c'est d'un *montagnard* que le fer d'un royaliste forcené a percé le sein : aussi ces revers inattendus de la fortune les ont-ils consternés. Depuis le supplice du tyran et l'assassinat d'un ami du peuple, leurs langues haletantes de calomnies et de dénonciations, semblent être attachées à leurs palais ; leurs mains, qui préparoient les poisons, semblent paralysées ; ils sont tristes et languissans, parce que la liberté est florissante, et que la nation est vengée par un acte éclatant de justice. Ils nous accusoient, les perfides, de renverser les lois, et ils en provoquoient eux-mêmes la ruine, quand ils applaudissoient aux arrêtés séditieux de quelques départemens qu'ils avoient influencés, et qui, sur leur garantie, avoient osé usurper la souveraineté nationale, en levant des contributions et en les employant à la solde de ceux qu'ils envoyoient au secours des *décemvirs.*

Leur délire ambitieux les a si fort aveuglés qu'ils n'ont point vu que les mêmes hommes qu'ils appeloient à grands cris, tourneroient leurs armes contre eux aussi-tôt qu'ils connoîtroient leurs coupables projets. Les fédérés arrivés des départemens ont été indignés de ce qu'on avoit pu les croire capables de seconder des desseins contraires à la liberté ; ils se sont formés ici en société des quatre-vingt-cinq départemens ; il fraternisent avec les citoyens de Paris, avec les Jacobins, et ils maudissent les *décemvirs* et leurs criminels agens ; ils se sont exprimés un peu chaudement sur *Roland*, et ce vieillard qui n'est, comme les esclaves, sensible qu'à la crainte, est descendu de sa *chaire curule*, malgré les efforts des *decemvirs* pour l'y retenir. « Voilà donc les brigands, les assassins, les hommes dénaturés » qu'on nous avoit dénoncé, s'écrient les fédérés, et nous » avons trouvé des amis, des frères, des hommes sensibles qui » connoissent les vertus hospitalières des anciens républicains ; » on nous avoit annoncé qu'ils nous accueilleroient comme des » étrangers, comme des vils satellites du despotisme, et ils » nous ont serré dans leurs bras, et des larmes d'amitié et de fraternité ont coulé de tous les yeux «.

A la Convention, ils s'étoient emparés de presque tous les comités, où ils dominent encore. Le comité de sûreté générale leur portoit ombrage, parce que la majorité étoit op-

posée à leurs desseins; ils sont venus à bout de le faire détruire, et de le recomposer à leur façon. Mais la chûte de la tête du tyran les a tellement effrayés, qu'ils ont abandonné leur proie. Des patriotes courageux composent aujourd'hui cet important comité, et ils commencent à vomir leurs poisons contre les actes de vigueur que les circonstances le forcent de déployer pour assurer le salut de la patrie. Le choix du président et des secrétaires étant devenu leur domaine exclusif, à eux seuls appartenoit toujours la parole. C'est par ce moyen qu'ils ont éternisé les discussions les plus simples; c'est par ce moyen qu'ils ont mis trois mois à juger un brigand couronné, couvert de forfaits, pris par la nation entière les mains dans le sang des François. Cette perte de temps, qui auroit été employée à des lois utiles, désorganisoit les rouages politiques qu'il falloit nécessairement remonter; augmentoit le nombre des mécontens; et les *décemvirs* avançoient à grands pas vers le *gouvernement fédératif*, en démontrant par les faits l'impossibilité d'une République une et indivisible. Sans cette perte de temps, occasionnée par leurs dénonciations perpétuelles; sans les efforts qu'ils firent pour détruire la liberté de la presse, cette arme si terrible contre la tyrannie, et qu'ils vouloient tourner contre la liberté; sans la proposition que fit *Buzot* du rétablissement de la loi martiale, déguisée sous le projet d'un décret contre les provocateurs au meurtre; sans une foule de motions incidentes et dilatoires, qui démontroient leur mauvaise foi, et l'intention où ils étoient d'avilir la Convention et d'entraver ses travaux, le *code des émigrés* eût été plus tôt achevé, et la nation n'eût pas perdu au moins quatre cents millions par la rentrée frauduleuse des émigrés; *l'éducation*, cette pierre fondamentale de toute bonne constitution, seroit en activité; une foule de lois pressantes, et qui manquent à la marche du gouvernement seroient en vigueur; le recrutement de l'armée seroit consommé, et nous n'eussions pas été obligés d'employer des moyens extraordinaires à l'approche de la campagne.

Ils ne vouloient pas la mort du *tyran*, parce qu'ils vouloient la mort du peuple. Le *tyran* vivant étoit l'aliment perpétuel des troubles, le prétexte des factions et des divisions si favorables à leurs desseins. Ils demandoient *l'appel au peuple*, parce qu'ils osoient croire que le peuple qu'ils avoient égaré eût absous le tyran, parce qu'ils voyoient dans les assemblées primaires un foyer de discorde et de guerre civile qui devoit en-

fanter le fédéralisme, dissoudre la Convention (1), cette dernière ressource de la liberté, et sur ses débris élever le monstrueux gouvernement *oligarchique*. Le *sursis* qu'ils invoquèrent au jugement du *tyran*, sursis inventé par la perfidie la plus rafinée, n'étoit qu'un coup de désespoir qui leur donnoit une lueur d'espérance d'exciter des troubles, de déshonorer la nation, et de lui faire perdre le fruit de la mort du despote, en portant quelques républicains trop bouillans à des excès que leurs crimes seuls pouvoient justifier.

Que ne firent-ils pas pour exciter des troubles à Paris, qui eussent justifié leurs accusations! Ils bravoient par des menaces le peuple des tribunes; ils demandoient la dissolution des sections, parce qu'elles surveilloient avec une infatigable activité leurs complots criminels et ceux de leurs agens; ils dénonçoient la commune de Paris, parce qu'elle déployoit une énergie vigoureuse contre les fauteurs de troubles; parce qu'elle défendoit la représentation d'une pièce qui pouvoit en exciter.

Cette pièce est le triomphe du plus pur Feuillantisme, et du mauvais goût le plus parfait. Cette plate production, dont le titre seul étoit respectable, a occupé plusieurs séances de la Convention; et sans le vif intérêt qu'ont mis à sa représentation turbulente les *amis de l'ordre*, elle seroit retournée dans la poussière dont elle étoit sortie avec son auteur. L'embargo mis par la municipalité chargée de la police, à la représentation de cette pièce, les mit tellement hors d'eux-mêmes, que le déserteur *Kersaint* demanda la clôture des sociétés populaires. *Gensonné* alla plus loin; il demanda que la Convention s'attribuât la police de tout Paris. Les éclats de rire des uns, l'indignation des autres écrasèrent ces délirantes motions, qui servoient d'ailleurs la chose publique, car elles découvrirent le visage hideux des *décemvirs*, dont les conspirations sont constantes depuis la dénonciation faite par *Gasparin*.

La lettre trouvée chez *Boze*, en réponse à celle qu'il avoit

---

(1) La motion faite par *Guadet*, l'un des *décemvirs*, le 9 décembre dernier, de convoquer les assemblées primaires pour le rappel des députés qu'il disoit avoir perdu la confiance du peuple, coincide parfaitement avec l'appel au peuple, qui les menoit à leur but; et il paroît qu'ils étoient sûrs de leur fait, et que le bureau d'esprit public les avoit merveilleusement servis, puisqu'ils desiroient avec tant d'ardeur les assemblées du peuple, qui, s'il n'avoit pas été égaré, devoit nécessairement les rappeler, et provoquer contre eux la vengeance des lois.

écrite d'après l'instigation de *Brissot*, *Guadet*, *Vergniaud*, et *Gensonné*, jette un grand jour sur les projets désastreux qu'ils avoient conçus Il suffisoit aux patriotes d'être certains qu'ils étoient en correspondance avec le *tyran*, et l'on ne peut avoir de preuves plus fortes que leur propre aveu. Que résulte-t-il de là? c'est qu'ils sont convaincus d'avoir trahi les intérêts de la nation, d'avoir, *sans mandat*, *essayé de transiger contre le peuple avec le tyran ;* d'avoir proposé des moyens capables de retarder l'heureuse révolution *du* 10, sans laquelle la liberté étoit anéantie, tant le complot étoit profondément combiné dans l'intérieur et à l'extérieur. Il résulte encore de-là que des hommes qui ont été capables de concevoir l'espérance de conserver le despotisme constitutionnel dans la main d'un chef évidemment conspirateur par toute sa conduite, et notamment par son retour de *Varennes*, n'étoient point républicains a cette époque, et ne peuvent l'être sincèrement aujourd'hui, car au mois de juillet où ils écrivoient au *tyran*, la patrie étoit autant en danger, les complots étoient aussi redoutables qu'au 10 août.

Croiroit-on qu'ils ont poussé l'audace jusqu'à se glorifier de cette correspondance avec le *tyran*? Mais, hommes ambitieux, si c'étoit un honneur pour vous, pourquoi n'en avez-vous pas parlé à l'assemblée législative, à la convention? Pourquoi avez-vous gardé un trop tardif silence? Pourquoi votre lettre ne se trouve-t-elle pas parmi ces papiers contre-révolutionnaires trouvés dans l'armoire de fer, par *Roland* votre protégé, qui est venu annoncer à la convention qu'il avoit fait une découverte de papiers, au château, *dans lesquels plusieurs personnages importans*, *et des membres du corps législatif sont compromis*, et qui, il y a quelque tems, est venu dire à l'assemblée qu'il étoit tellement pressé, *qu'il les avoit apportés dans une serviette sans les examiner.* Peut-on laisser impunie une telle contradiction? Et, au lieu de s'emparer de ce précieux dépôt sans aucune formalité, ne devoit-il pas y faire apposer les scellés, ou tout au moins dresser procès-verbal en présence de témoins; ce qu'il étoit à même de faire, puisqu'en allant à l'armoire de fer, il rencontra *et salua les citoyens Laloy* et *Goupilleau*, chargés, par la convention, du dépouillement des papiers trouvés au château : par-là il eût mis sa responsabilité à couvert, et n'eût pas donné lieu à penser qu'il eût soustrait des pièces importantes qui le compromettoient, et ses protecteurs les *Decemvirs*, puisque c'est la seule lacune qui se trouve dans

les diverses conspirations ourdies contre la liberté, depuis 89 jusqu'au 10 août; mais ce sont peccadilles que cela, ainsi que sa conduite relative aux diamants qu'il reçut chez lui, sans dresser procès-verbal, comme s'ils lui appartenoient. Le mensonge est sûrement une vertu pour les *Decemvirs*; car ils n'ont cessé de proclamer *Roland le vertueux*, quoiqu'il ait menti impudemment *quatre* fois. La première pour les papiers; la seconde, quand il vint annoncer que tout Paris étoit en mouvement, qu'on devoit tirer le canon d'alarme, et que Santerre vint lui donner un démenti formel; la troisième, quand il vint lire un rapport qu'il dit être approuvé par le conseil exécutif; tandis que ses collègues, entrant, nièrent le fait d'une manière positive; la quatrième, en peignant Paris en proie aux désordres de l'anarchie, et la convention en danger. Mais c'est trop m'arrêter sur un homme dont les maux qu'il a causés à la république sont incalculables et aussi évidens que la lumière. (1)

Le *tyran* est mort, et la nation vivra éternellement. Le *tyran* est mort, et c'est à la courageuse persévérance des patriotes que vous devez cet acte éclatant de justice, qui a ramené la paix dans l'intérieur, confondu nos ennemis du dedans et consterné ceux du dehors. Après une discussion qui a duré trois mois, il a fallu des séances de quarante heures pour recueillir les voix. Parmi tous les moyens employés par les *décemvirs*, pour le soustraire au glaive vengeur de la loi, il en est un qui doit être transmis avec soin à la postérité; il donnera la juste mesure de leurs inciviques projets.

L'appel nominal sur la question de la peine à infliger à Louis terminé, au moment du recensement du scrutin, chacun entouroit le bureau; son résultat à-peu-près connu, un mouvement se manifeste dans la salle, et de voix en voix on dit: la majorité n'est que d'une voix.

Après ces mouvemens, et les secrétaires s'occupant toujours du recensement, *Duchatel*, ancien gendarme, qui étoit malade, est arrivé; il est monté à la tribune, en robe-de-

---

(1) Sa réputation est d'autant plus extraordinaire, que sa lettre si vantée adressée a Louis XVI, qu'il a fait placarder et repandre avec tant de profusion jusques dans le plus petit hameau de la république, est l'ouvrage de *Brissot* et des *Girondins* auxquels il a prêté son nom; pendant qu'il a été membre du comité de correspondance des jacobins, ses écrits y ont été constamment rejettés, tant ils étoient plats et incorrects, et ses apparitions à la convention ont confirmé la nullité de ses talens.

chambre, avec un bonnet blanc, la tête entourée de linge, et a voté pour *la détention.*

Cette scène fit une impression profonde sur la majorité de l'Assemblée. *Seconds*, député de l'Aveiron, ne put résister à l'indignation qui le pressoit; il s'élance à son tour à la tribune, et s'écrie :

« Je veux sauver ma patrie ou mourir pour elle; la guerre » civile peut être le résultat de l'appel nominal qui n'est pas » encore proclamé; le citoyen qui est monté à la tribune étoit » malade; on a su dans l'Assemblée que la majorité n'étoit » que d'une voix, et cette apparition n'est qu'un jeu. Quoi! » la Convention nationale, dans une affaire aussi importante, » pourroit elle fermer les yeux sur un complot aussi perfide? » J'ai entendu le revenant, dire *qu'il étoit venu exprès pour* » *cela.* Je demande qu'il explique ce qu'il a entendu dire par ces » mots. Je conjure tous mes collègues, au nom du salut public, » de déclarer tout ce qu'ils savent, tout ce qui se trame contre » la liberté et le bonheur du peuple. Oui, je le répète, plutôt » que de voir ma patrie trahie et en péril, je saurai mourir » comme *Caton*, et j'aurai des imitateurs ».

Cette irruption éloquente déconcerta les traîtres (1). Le recensement fait, le calme le plus profond règne; la majesté de la nation se fait sentir dans l'attention et le silence profond de ses représentans. *Vergniaud, président*, prononce *le décret de mort.* (2)

---

(1) Manuel, qui avoit secrètement conféré avec le *revenant*, craignant sans doute d'avoir été entendu et d'être démasqué, abandonna le bureau des secrétaires dont il étoit membre, et chercha à s'évader de l'assemblée, qui, s'étant apperçue de cette lâche désertion, le rappela avec indignation à son poste; il y reparut couvert de honte et de mépris; et le lendemain il envoya sa démission, qui fut accueillie avec d'autant plus d'empressement par les véritables defenseurs de la patrie, qu'ils eurent en lui un ennemi de moins à combattre.

(2) La Convention étoit composée de 746 membres, 1 s'est trouvé mort, 6 malades, 2 absens sans cause, censurés au procès-verbal, 11 absens par commission, 4 qui n'ont pas voté; total 24, qui, distraits de 745, reste 721. La majorité étoit de 361 votans pour la mort, en réservant au peuple de commuer la peine; 23 ponr la mort, en demandant qu'on examinât s'il étoit convenable d'accélérer l'exécution; 8 ont voté pour la mort, en demandant qu'il fût sursis à l'exécution jusqu'après l'expulsion de tous les Bourbons; 2 ont voté pour la peine des fers; 2 ont voté pour la mort, en demandant sursis jusqu'à la paix; 319 ont voté pour la détention jusqu'à la fin de la guerre, et à la paix, exil; 366 pour la mort, ce qui a donné une majorité pour la peine de mort beaucoup plus considérable que celle déjà annoncée.

Les efforts de *Guadet* pour le faire révoquer furent sans effet, il ne lui resta que la honte de sa défaite et de celle de son parti.

J'ai rempli la tâche que je m'étois imposé ; puissent les vérités contenues dans cette lettre, vous détromper entièrement sur une faction qui a égaré long-temps le peuple, et qui auroit fini par l'opprimer ; puissent-elles vous prémunir contre les suggestions de vos ennemis, qui cherchent a captiver votre confiance par des dehors trompeurs de patriotisme : veillez sans cesse, des ennemis adroits vous entourent, mais la fermeté de la Convention les déconcertera. Depuis qu'elle est délivrée des entraves que mettoient à ses travaux les *décemvirs*, elle marche d'un pas ferme et assuré dans le chemin de la liberté ; elle va travailler sans relâche aux moyens de détruire les ennemis extérieurs; alors délivrés de ceux du dedans et du dehors, elle affermira le bonheur du peuple sur les bases indestructibles de l'égalité et de la liberté.